

Système 2

APOSTILLE

3

à Retour vers la Base

Essai sur les terminaisons du futur

Angel Michaud

2011



20 juin 2011

Apostille 3

à Retour vers la Base

Essai sur les terminaisons du futur

Angel Michaud

2011

Exemplaire RN000

« Dans le temps, même le futur était mieux »

Karl Valentin



Pour Romain et Raphaël...

TABLE DES MATIERES

1. Le futur décomposé	4
2. Le futur composé	12
3. No future	17
4. Le futur en abyme	22
5. Le passé du futur	25
6. L'avenir du futur	29

1. Le futur décomposé

Ça se passe dans une ville, une ruelle dans un quartier ni pauvre ni riche, les bobos n'ont pas encore envahi les lieux, ni déserté d'ailleurs, il n'y a pas de vendeur de crack à tous les coins de rues, la vie semble moins pressée qu'au centre-ville ce qui n'est nullement un indicateur d'insouciance, les gens ont leurs problèmes comme partout c'est-à-dire qu'ils n'ont pas trop d'argent, que les fins de mois sont difficiles mais il règne dans cette ruelle une certaine solidarité qui a disparu dans les quartiers encore moins favorisés où une spirale infernale entraîne les habitants à se rétracter à l'intérieur d'eux-mêmes comme des escargots de Bourgogne qui savent, plus ou moins consciemment, que leur coquille est leur ultime protection. Mais ils se trompent complètement, en réalité, cette coquille sera leur tombe mais pas seulement, elle servira à rendre agréable et attrayante la dégustation, avec cette petite gymnastique qui consiste à aller chercher le petit corps cuit avec une sorte de cure-dent, chacun son truc en matière culinaire et de protection des petits animaux en coquille.

Autrefois, huit plaques installées à environ deux mètres vingt en hauteur et apposées sur la façade d'immeubles indiquaient le nom de la ruelle. Il n'en reste aujourd'hui aucune. Trois ont été arrachées par des camions de livraison qui manœuvraient mal, une a été victime d'un pot de fleurs tombé du cinquième étage, dans l'immeuble et à l'étage précis où vit Roberte la cinquantaine plantureuse, deux ont été volées par des ivrognes en goguette qui voulaient s'assurer d'un souvenir (l'un d'entre eux a offert une plaque de la ruelle à sa femme, elle a demandé le divorce deux semaines plus tard), une, la plus exposée au soleil, est devenue tellement blanche ou plutôt grise sous les assauts répétés des rayons ravageurs que la mairie l'a faite enlever et ne l'a jamais remplacée, la huitième aurait été volée par un marchand d'art et serait en vitrine d'une galerie d'art contemporain à New-York proposée pour la somme extravagante de quatre cents dollars.

Roberte habite la ruelle depuis toujours et sans doute depuis plus longtemps encore, elle est la garante de la paix sociale, elle négocie tout, propose tout, se mêle de tout même et surtout de ce qui ne la regarde pas, mais aussi, elle tient un petit salon littéraire et oblige, à tour de rôle, tous les habitants de la ruelle à participer aux échanges verbaux parfois sévères concernant tel ou tel livre, connu ou pas. Lorsqu'un nouvel habitant emménage, elle se jette sur lui et demande « vous avez lu *La Princesse de Clèves* ? », « vous connaissez *Le Mystère des Cathédrales* de Fulcanelli ? », « auriez-vous un exemplaire d'*À la recherche du temps perdu* ? » ; la plupart sont bien obligés d'avouer leur inculture alors Roberte leur adresse un regard sévère et les convoque à la prochaine réunion. Les réunions se passent dans le salon de Roberte, autour de la grande table paysanne et devant un verre de vin rouge. Elle commente alors des livres dont personne n'a jamais entendu

parler, elle se fait convaincante, aménage de terribles combats rhétoriques postulant que ses interlocuteurs ne sont pas du même avis qu'elle, alors qu'ils ne font que la regarder avec des grands yeux tout ronds et la bouche bée.

Parfois, elle ponctue ses phrases par un tonitruant « ça t'en bouche un coin, non ? » ou « inutile de discuter, tu n'auras pas le dernier mot ! », de fait personne n'essaye... par manque d'arguments ou tout simplement parce que les deux aiguilles de la pendule se sont rejointes sur le XII, qu'il se fait tard, que certains d'entre eux se lèvent à six heures le matin, qu'ils sont fatigués et que le vin rouge et Roberte les ont saoulés.

Lorsque Roberte n'anime pas son salon littéraire, elle est partout, dans la ruelle, devant chaque porte, dans chacun des appartements, dans les loges des concierges, moi-même je l'ai un jour aperçue sur un toit et d'autres disent qu'ils l'ont vue voler, ce qui est sans doute un peu exagéré. Roberte est la mémoire collective de la ruelle, elle connaît les histoires de tout le monde et, malgré sa tendance à la logorrhée, est capable de discrétion sur la situation matrimoniale de l'un, les démêlés avec la justice de l'autre et les secrets sentimentaux de tout le monde. Tout le monde soupçonne Roberte d'entretenir une liaison avec Gaspard, le préparateur en pharmacie, mais on n'a pas de preuve formelle. Elle vit sans relâche des aventures extraordinaires dans cet espace tout de même restreint qu'est la ruelle.

Un jour,

**Un tout jeune pierrot, en faisant le boiteux,
Commence à se traîner près de Roberte ; il masse,
Tout en marchant, sa cuisse, avec une grimace
Sous son masque, à travers lequel on voit aussi,
Sans peinture. Il fait voir son pied droit raccourci,
Dit-il, par accident ; il continue à feindre
Beaucoup d'infirmité ; puis commençant à geindre,
Il fait à chaque pas : « Holà ! » mais sans bagou
Comique ni gaieté ; le faux accent surtout
Traînant et nasillard qu'il se donne est stupide
Et lourd, et son parler n'est pas assez rapide
Avec les mots venant mal, pour être amusant ;
Gaspard lui dit : « Finis, veux-tu, ta soi-disant
Maladie et va-t'en au galop. » Il affirme
De nouveau qu'il est bien réellement infirme
Et pour le leur prouver montre son pied trop court.**

**Puis, partant tout à coup d'un rire bête, il court,
Semblant ne plus penser à sa jambe trop basse ;
Sa manche qu'il agite est trop longue, et dépasse,
En leur faisant adieu, sur sa main, de beaucoup ;
Il donne, après cela, sans raison, un grand coup
Des deux poings dans le dos d'un pierrot ; il échappe
Au coup de pied que l'autre allonge, et qui n'attrape
Malgré la violence, en ne l'atteignant pas
Lui-même, que la blouse en relevant le bas,
Avec beaucoup de plis en courbes, de l'étoffe ;
Le boiteux se retourne alors, puis apostrophe
Le pierrot, lui criant : « Parole, c'est assez
Réussi. » Des deux mains il fait un pied de nez
Sur son masque, puis file.^a**

Cela paraît étrange, un peu décontextualisé, mais ces pierrots de passage sont peut-être les enfants d'Auguste le clown qui loge dans le même immeuble que Roberte. Auguste n'aime pas beaucoup son métier – c'est étrange pour un clown –, il dit ne pas aimer les enfants et que la séance de maquillage dans sa loge est pour lui un moment épouvantable. Du coup, pour éviter d'avoir à se changer tous les jours, Auguste reste habillé en Auguste toute la journée. Nous, on est habitué, nous ne prêtons plus guère attention à ses vêtements colorés ni à son maquillage grossier pas plus qu'à son impertinence chronique ; de toute façon, la tarte à la crème, il avait dû se la prendre, il y a fort longtemps, dans la tête. Il y a des tartes qui laissent des traces, comme cette nécessité de vivre masqué, comme si le masque avait la vertu de rendre invisible ce qui est visible comme un gros nez rouge au milieu de la figure.

Si vous le voulez bien, je vais vous entraîner dans cet immeuble, pas particulièrement parce que Roberte, Auguste et Gaspard y vivent, mais parce que j'y possède un petit appartement d'une soixantaine de mètres carré au deuxième étage et que j'ai eu le temps, ces dix dernières années, de prendre en considération les méandres architecturaux du bâtiment et psychologiques des résidents.

Oui, cela pourrait commencer ainsi, ici, comme ça, d'une manière un peu lourde et lente, dans cet endroit neutre qui est à tous et à personne, où les gens se croisent presque sans se voir, où la vie de l'immeuble se répercute, lointaine et régulière. De ce qui se passe derrière les lourdes portes des

appartements, on ne perçoit le plus souvent que ces échos éclatés, ces bribes, ces débris, ces esquisses, ces amorces, ces incidents ou accidents qui se déroulent dans ce que l'on appelle « les parties communes », ces petits bruits feutrés que le tapis de laine rouge passé étouffe, ces embryons de vie communautaire qui s'arrêtent toujours aux paliers. Les habitants d'un même immeuble vivent à quelques centimètres les uns des autres, une simple cloison les sépare, ils se partagent les mêmes espaces répétés le long des étages, ils font les mêmes gestes en même temps, ouvrir le robinet, tirer la chasse d'eau, allumer la lumière, mettre la table, quelques dizaines d'existences simultanément qui se répètent d'étage en étage, et d'immeuble en immeuble, et de rue en rue. Ils se barricadent dans leurs parties privatives – puisque c'est comme ça que ça s'appelle – et ils aimeraient bien que rien n'en sorte, mais si peu qu'ils en laissent sortir, le chien en laisse, l'enfant qui va au pain, le reconduit ou l'éconduit, c'est par l'escalier que ça sort. Car tout ce qui se passe passe par l'escalier, tout ce qui arrive arrive par l'escalier, les lettres, les faire-part, les meubles que les déménageurs apportent ou emportent, le médecin appelé en urgence, le voyageur qui revient d'un long voyage. C'est à cause de cela que l'escalier reste un lieu anonyme, froid, presque hostile. Dans les anciennes maisons, il y avait encore des marches de pierre, des rampes en fer forgé, des sculptures, des torchères, une banquette parfois pour permettre aux gens âgés de se reposer entre deux étages.¹

Ce qui porte à croire que cet immeuble est d'un autre âge puisqu'il est doté d'un petit canapé à chaque étage. Il y a cinq étages dans cet immeuble et deux appartements par étage. Roberte est au cinquième, je suis au deuxième, Auguste au troisième, Gaspard au quatrième, au rez-de-chaussée se trouve la loge et le petit appartement de madame Claire élégante à minima, la concierge. Mme Claire est la concierge en titre certes, mais la véritable patronne de l'immeuble, c'est Roberte. D'autant plus que madame Claire n'est que très peu concernée par la vie de la cage de l'escalier car elle a une toute autre occupation. Au deuxième étage, en face de l'appartement de Gaspard se trouve le cabinet de consultation de monsieur Edmond. Monsieur Edmond est psychiatre ou psychanalyste ou psychothérapeute ou quelque chose comme ça... Lorsque je monte chez moi, je m'arrête au deuxième et le plus silencieusement possible, je colle mon oreille sur la porte, et à chaque fois je peux me délecter d'une nouvelle histoire rarement lénifiante. Par exemple ce matin, en revenant du pain voici ce que j'ai surpris :

- monsieur Edmond, figurez-vous qu'hier j'ai rencontré Julio Cortázar sur une aire d'autoroute, incroyable ! il est une sorte de géant improbable qui, lorsqu'il parle en argentin, en espagnol je veux dire, le fait avec un léger accent
- un accent ?

¹ Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*, Hachette, 1978

- un accent grave^b

et je m'esquive silencieusement. Tous les jours j'ai droit à une petite histoire parfois comique, parfois déroutante. C'est un petit bonheur quotidien dont je ne saurai me passer. Qui je suis ? c'est sans importance, je n'ai qu'un rôle passif dans cette histoire, je ne suis que le témoin, le narrateur et l'auteur, mais vous aussi pourriez dire « je » si vous étiez à ma place. D'ailleurs, si vous étiez à ma place, je ne serais pas là, en train de vous houspiller pour vous faire sortir de vos gonds. Si vous étiez à ma place... cela signifierait-il que je serais à la vôtre ? ce n'est pas si sûr, vous savez, au jeu des chaises musicales^c il y a toujours quelqu'un qui se retrouve sans chaise, que devient-il ? je ne sais. Si vous étiez à ma place vous m'inventeriez et me donneriez chair, vous m'incarneriez... mais la carne est-elle suffisante pour constituer un « je » ? sans doute que non, sans carne ne reste que l'os, et l'os déshabillé jusqu'à la moelle ne constitue pas à lui tout seul une significative rotation du néant vers le « je ». Je conviens que nous pourrions, vous et moi, jouer ainsi des heures à nous inventer des particules nouvelles, à nous piquer la chaise musicale ou muette jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un, perché sur sa chaise, le chat.

Revenons à madame Claire, je disais tout à l'heure qu'elle a une occupation autre que la conciergerie. Eh bien oui, elle exerce, dans sa loge même, l'activité de voyante extralucide... si si... je vous assure, elle dispose d'une boule de cristal dans laquelle, paraît-il, elle peut contempler la vérité toute nue et l'avenir tout cru. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de clients qu'elle peut avoir... Elle prend cinquante euros la séance d'une dizaine de minutes ; rentable non ? Ce qui est bien, c'est qu'elle reçoit ses clients dans sa loge et que sa loge est vitrée, il est donc aisé de l'observer faire les gros yeux à sa boule puis regarder vers le ciel en quête d'inspiration dont elle n'a nul besoin étant donné qu'elle raconte à tous ses clients sensiblement la même chose

- je vois que vous avez fait une rencontre dernièrement
- heu oui, mais mon mari, il va revenir ?

Portrait d'une boule de cristal à colorier



- peut-être bien que la rencontre que vous avez fait dernièrement... c'est lui !?
- ah ça non ! je ne l'ai pas revu depuis le jour de notre divorce, il y a quinze ans...
- vous savez, le destin nous réserve parfois des choses extraordinaires, la réalité perçue n'est pas toujours la réalité émise...
- ???
- le masque du destin absorbe parfois votre âme et s'en nourrit pour surseoir à sa faim. Il faut avoir confiance, votre destin est beau, il faut espérer, vous me devez cinquante euros

Chouette métier. Les gens sortent souriants et comme regonflés après la consultation, ce n'est pas le cas avec le psy là-haut, quand ils arrivent ils ne semblent pas au mieux mais alors, en sortant, c'est pire, la mine déconfite, en l'espace de dix minutes (le temps de la consultation du psy est l'égal du temps de la consultation de la voyante), ils sont blafards, cadavériques, sans souffle et sans vie.

Un matin, parce que je suis l'homme le plus curieux du monde, j'ai réussi à attraper madame Claire pour m'entretenir avec elle. Ça n'a pas été facile

- mais non je ne veux pas parler avec vous, si vous voulez connaître votre avenir, venez en consultation
- c'est que justement, je n'y tiens pas vraiment, par contre j'aimerais que vous me parliez de votre métier
- impossible ! d'abord ce n'est pas un métier, c'est un don ! un don divin !
- oui, je veux bien le croire... mais comment faites-vous pour prédire l'avenir ?
- je ne sais pas, c'est un don, je vous dis ! je suis connectée avec le futur, voilà tout
- connectée avec le ou les futurs
- que voulez-vous dire ?
- que le futur n'est pas singulier, l'avenir dispose d'une infinité de futurs, une infinité de possibles...
- ce sont des bêtises ! le futur n'est pas une gare aux innombrables aiguillages, plateformes et terminaisons... il n'y a qu'un futur...
- et sur vous... vous pouvez prédire votre propre avenir ?
- je pourrais, si je voulais... mais il n'en est pas question
- d'accord, faisons alors les choses autrement. Voici cinquante euros, que pouvez-vous me dire de votre avenir ?
- vous voulez me payer pour connaître mon avenir ? c'est un peu indécent, c'est comme si vous me donniez cinquante euros pour que je soulève ma jupe, ou pire encore...

- allez ! prenez les cinquante euros et commençons, je vous écoute
- soit ! huuuummm, vrooooo, huuuummm, vrooooo, j'ai fait une rencontre il y a peu
- oui, mais ça c'est le passé, pas le futur, je ne m'intéresse pas aux terminaisons du passé...
- ne m'interrompez pas, c'est un homme, il viendra me voir bientôt...
- il viendra comment ?
- comment ça comment ?
- quel moyen de locomotion ?
- heeeu...l'autobus...

Ce qui est tout à fait curieux dans cette affaire, c'est que quelques heures plus tard, dans l'après-midi, en passant devant la porte du psy, j'ai surpris la conversation suivante

- j'ai fait un drôle de rêve docteur
- allongez-vous et racontez-moi
- alors voilà, je conduisais un autobus dans cette ruelle lorsque tout à coup une folle a surgi, je l'ai renversée et elle est morte
- vous connaissiez cette femme ?
- oui ! c'est la concierge !
- vous avez rêvé que vous écrasiez ma concierge ?
- absolument
- sortez monsieur ! assassin de concierge ! dehors sinon j'appelle la police !

Si je n'avais pas esquissé un brutal mouvement vers l'arrière, j'aurais pris de plein fouet le patient du docteur Edmond, il a fait quelques pas en titubant, s'est assis en pleurant sur une marche de l'escalier...

- prenez ce mouchoir, que vous arrive-t-il ?
- c'est le docteur Edmond, il m'a mis dehors...
- ce n'est pas si grave, vous devriez aller voir ma concierge
- la concierge, celle que j'ai écrasée ?
- oui, elle lit l'avenir dans sa boule de cristal

J'ai accompagné ce brave homme jusqu'au rez-de-chaussée, lui ai présenté madame Claire. Ils se sont installés dans l'office et, bien entendu, dans une position quelque peu inconfortable, je collai mon oreille à la porte

- je vous écoute, votre nom, date et lieu de naissance...

- je me nomme Maybe TINT^d, je suis né le 28 avril 1953 à S du C^e
- S du C ?
- oui, je sais, c'est étrange comme nom de famille
- je ne parle pas de votre nom mais de votre lieu de naissance...
- ah oui, vous ne connaissez pas S du C ? c'est un bel endroit, assez grand, très intéressant...
- et c'est dans quelle région ?
- loin. Je dois vous raconter, l'autre nuit, j'ai rêvé que je conduisais un gros camion et... je vous ai renversée
- moi ?
- oui, vous ! et en plus, vous êtes morte !
- attendez ! ça y est, je vois ! c'est un fourgon IVECO DAILY immatriculé 1418BBX60 vous me devez cinquante euros

C'est un peu décevant, j'avais espéré que madame Claire réagisse d'une manière plus émotionnelle à l'annonce de sa mort et qui plus est, en ayant devant ses yeux son meurtrier...

Depuis plusieurs jours j'avais préparé mon déménagement, en effet pour des raisons professionnelles je devais me rendre au plus vite à Lévignacq dans les Landes. Mon dernier matin dans la ruelle est salué par un magnifique soleil de printemps avec une température supérieure aux normes saisonnières. Une délégation représentant les habitants de la ruelle, Roberte en tête est venue me souhaiter une bonne « continuation ». Une bonne continuation à quoi ? à « poursuivre mon chemin jusqu'à ce que mort s'en suive » ? sans doute. Madame Claire n'était pas là et pour cause, elle avait succombé à une crise cardiaque deux jours auparavant, monsieur Edmond a changé de métier, il est devenu chauffeur d'autobus. Monsieur Maybe TINT a poursuivi – très brièvement - son chemin, il est maintenant à l'hôpital psychiatrique voisin. Non pas comme patient, il est jardinier et s'occupe des fleurs piétinées par les familles des résidents, les malades, eux, respectent leur environnement.

Je me suis bien amusé dans la ruelle mais je n'ai plus rien à y faire ni à en dire

lorsque les mots ne surgissent plus de la ruelle,
échapper à la pesanteur devient vital,
s'affranchir du sol,
grimper au ciel
et niquer les oiseaux en plein vol

2. Le futur composé

Œnone. Sur la plaque il n’y a que ce simple nom écrit, rien d’autre, sauf que cette plaque est de dimension supérieure à la simple indication du lieu d’habitation, elle est d’une taille suffisante pour comprendre de loin et d’un seul œil qu’il s’agit là d’une enseigne voire d’une accroche publicitaire. Cette madame Œnone^f se présente donc comme une marque, ce qui porterait à croire que sa réputation n’est pas surfaite. J’ai appris par mes relations que cette « madame Œnone » est susceptible de prédire l’avenir, du moins c’est ce qu’affirment mes amis qui n’en sont pas, et par conséquent, je n’ai plus d’amis. Il ne me reste que Sâr, mon poisson rouge qui, et pour cause, n’est pas suffisamment libre de ses mouvements pour rejoindre le cours d’eau le plus proche. Son aquarium est rond comme un lampadaire de banlieue, il en fait le tour sans cesse à l’exception des rares moments où il me regarde fixement de ses gros yeux de myope, perception amplifiée par l’épaisseur du verre et les différentes couches de concavité qui séparent nos mondes. Que sont mes amis devenus ? je ne sais... Certains se sont lassés des trop nombreux services que je leur demande, comme écrire à ma place, par exemple² ou simplement parce que je leur apparais comme insupportable avec mes exigences, mes affirmations péremptoires et sans contradiction possible et, je dois bien l’avouer, ma relative intransigeance dans certains domaines qui confine à l’intolérance. Mais je n’aime pas cette version des faits, je pense, en réalité, que je n’ai plus d’amis parce qu’ils s’éteignent les uns après les autres comme des lucioles en manque de carburant, ou comme un ciel à la montée du jour qui voit s’éteindre une à une les étoiles. Les étoiles sont les repères de nos nuits, je n’ai donc plus de repère hormis le jour où je reste libre de mes mouvements saccadés et compulsifs. La nuit, je me constitue prisonnier de mon radiateur et me laisse m’emprisonner par lui et dors tant bien que mal les poignets entravés par des menottes. Cela n’est pas très confortable mais m’assure une survie relative. Si vous le souhaitez, je peux vous exprimer cet état de fait de manière différente : je suis un Dracula à l’envers. C’est moins rassurant comme explication mais cela me donne l’occasion d’exprimer ma sympathie pour les vampires que l’on voit trop souvent comme des êtres sanguinaires oubliant qu’ils sont avant toute chose des individus souffrant de leur incompatibilité au jour. Moi, je suis incompatible à la nuit. Il ne s’agit pas d’allergie, vous l’aurez bien compris, peut-être est-ce là un problème de bâtonnets... pour les cônes, j’ai déjà donné. Je me donne des raisons médicales à mes troubles alors que – je n’écarte pas cette possibilité – je souffre de désordres psychologiques graves car c’est bien cette raison qui me mène devant cette plaque : Œnone. Il y a peu, un de mes proches – Pierre de

² Cf. Angel Michaud, [Retour vers la Base](#), chapitre 1, Lad’AM Editions, 2011

Mirecourt³ – un obscur et silencieux gratte-papier – m’a signalé l’existence d’une diseuse de bonne aventure un peu psychothérapeute et bienvoyante qui, m’a-t-il affirmé, pourrait m’ôter mes angoisses nocturnes pour une modique somme d’argent sans toutefois m’en préciser le montant exact. Il n’y a aucun doute possible la perte de mes amis est en lien avec cette relation étrange que j’entretiens avec le noir de la nuit, même si, pour compenser, je choisis la couleur de mes vêtements dans les tons les plus clairs possible, beige, gris-clair, jaune les jours de fête. Rien n’y fait la nuit m’éloigne de mes relations les plus proches à l’exception de ce Pierre de Mirecourt, mais lui ne compte pas puisque je viens de le dire, *il est un obscur et silencieux gratte-papier*, le mot clé étant en l’occurrence « obscur ». On a les amis qu’on peut ; les autres, les lumineux s’étant éteints d’eux-mêmes, il ne pouvait me rester qu’un « obscur », une ombre en quelque sorte, tenant compte qu’une ombre n’est jamais qu’un reflet apprivoisé et non pas un alter-ego. Toc-toc fit l’articulation phalange/métacarpe du majeur de ma main gauche contre la porte close encore pour peut-être une minute, mais une minute c’est long lorsqu’un destin est en attente ou plutôt devrais-je dire « tapi » dans un recoin d’une mémoire en forme de salle d’attente où la lumière a été brusquement coupée à cause de travaux sur la voie. La minute ne passe pas, il doit y avoir un bug dans le « toc-toc » à moins que dans cette histoire de fou il soit nécessaire de lire à l’envers sans palindrome pour nuire, ainsi le « toc-toc » devient cot-cot et nous sortons ensemble de la folie pour plonger au cœur du ridicule au risque de s’y noyer comme le font la plupart des animateurs télé en quête de nouvelles poules. Le temps de cette minute je n’ai pas certes pas pensé plus d’une seconde au « toc-toc » et aux animateurs télé, non bien sûr, ce qui est monté instantanément à ma conscience, comme une alerte, c’est la minuscule écharde que je me suis plantée dans l’articulation de mon majeur. C’est tout petit, à peine visible, mais ça fait mal. J’ai en vain essayé de l’ôter. Mais cet hôte est capricieux et rebelle ! Rien n’y fait ! Je m’assois donc sur la marche qui jouxte la porte au point de la rejoindre dans un conglomérat joyeux mais éphémère (assis, on voit bien que la marche et la porte sont deux entités distinctes l’une de l’autre), heureusement, la minute ne passe pas. D’ailleurs, quelle bonne raison aurait-elle de passer son chemin, je ne suis pas d’aussi mauvaise compagnie que vous pourriez le croire, je suis même divertissant, j’en ai pour preuve cette acrobatie étonnante que j’entreprends pour ôter l’écharde, j’ai glissé mon bras gauche par-dessus la tête pour mieux voir l’écharde, las, cela me déséquilibre considérablement et je dois compenser le poids de mon corps, pour ne pas tomber lamentablement sur le sol encore humide d’un petit orage printanier, par un subtil croisement de mon genou gauche passé au ras du droit surpris par cette approche gaillarde et sournoise. Les genoux n’aiment pas être entrepris de la sorte et j’ai dû intervenir car une rotule a vite fait de

³ Cf. Angel Michaud, Apostille 1 à *Retour vers la Base*, [Essai sur les lendemains qui chantent](#), Lad’AM Editions, 2011

mettre un coup de boule au tibia indélicat. Mais comme plus personne ne bronche, je peux m'appliquer avec mes ongles de la main gauche à extraire cet intrus épidermique. Rien n'y fait ! J'ai l'impression d'enfoncer cette pique – cette poutre, sur l'échelle de la douleur – plus loin encore sous la peau...ne risqué-je pas d'atteindre le tendon ? D'ailleurs, y a-t-il un tendon à cet endroit ? Qui pourrait répondre à cette question ? La minute est ma seule présence en cet instant, mais la voilà qui se défile, la minute fuit (peur d'un procès ?) se défile, se casse. Une fois la minute cassée, la porte s'ouvre

- oui, c'est à quel sujet ?
- heu... je voudrais parler à madame Enone
- vous avez rendez-vous ?

fit le bellâtre de trente ans tout juste, les cheveux gominés comme un danseur de tango sévillan

- non, je n'ai pas rendez-vous, mais c'est pour une urgence...
- c'est vous l'urgence ?
- en quelque sorte
- en quelque sorte, ou c'est vous l'urgence ?
- bon d'accord, je suis l'urgence...
- entrez asseyez-vous attendez en silence

chuinta Apollon que rien ne rend sympathique finalement. Je m'assois dans un fauteuil de cuir blanc. La salle d'attente n'est guère plus grande qu'un placard à balais. Il n'y a dans la pièce en tout et pour tout que deux fauteuils en vis-à-vis et un cadre au mur qui représente, peint à la gouache sans doute, en portrait, une jeune femme rousse un peu comme les peintures de Botticelli, celui-là est moins bien mais plus vivant, en effet le portrait regarde furtivement sa montre en soupirant. Mais non, suis-je bête, ce n'est pas un portrait mais une dame assise en face de moi dans le fauteuil en vis-à-vis et qui sans doute comme moi attend. Elle semble nerveuse, impatiente. Elle aura rendez-vous mais le client précédent tarde, un client qui a beaucoup à dire, à se plaindre de sa condition de client et qui en prenant tout son temps amortit le prix de la consultation, enfin... je n'en suis pas certain mais je ne peux écarter cette hypothèse. La jeune femme rousse, que j'avais tout d'abord prise pour un portrait, est bien curieusement habillée, toute en rouge ! Des pieds à la tête, ses chaussures avec des talons raisonnables, son pantalon à pince, son corsage avec des motifs tout aussi rouges, ses gants fins, comme dans ce film dont j'ai oublié le nom, abritent des doigts qui, comme il se doit, semblent extraordinairement longs pour sa faible corpulence... Si j'avais encore une minute devant moi, je n'aurais pas hésité une seconde à vous la décrire plus en détail mais ostensiblement, péniblement, le temps presse. J'attends en

silence tel que cela me le fut recommandé, mais sans même une minute pour le mesurer, je me sens un peu perdu comme orphelin d'horloge et de pendule. Pour ne pas m'égarer dans le temps, je risque une conversation

- vous attendez madame CEnone ?
- non

Ce fut bref. Mais qu'attendre d'une rousse rouge dans une salle d'attente ?

- je suis madame CEnone et c'est vous que j'attends
- comment cela vous m'attendez ?
- vous avez bien demandé à me voir ?
- oui, bien sûr, mais j'ai cru que vous attendiez votre tour dans cette salle d'attente...
- ce n'est pas une salle d'attente, c'est mon bureau

Décidément mes problèmes ne s'arrangent pas, j'ai une écharde dans le doigt, je confonds une salle d'attente avec un bureau et une rousse rouge avec une voyante...

- quel est votre problème ?
- heu... je ne sais plus trop, j'ai peur du noir, je crois...
- vous avez des amis ?
- ben non, justement, depuis que je n'ai plus d'amis j'ai peur du noir, je suis obligé de m'attacher à mon radiateur, la nuit...
- ce n'est pas bien grave, ça va s'arranger...

Il y eut comme un silence d'avant-garde, celui dont on ne connaît pas le sens. Ce n'est pas un silence d'ailleurs, mais plutôt un creux... Il y eut comme un creux d'avant-garde

- et...
- et c'est tout. Vous me devez soixante euros
- Pierre de Mirecourt m'avait dit cinquante... vous pourriez au moins me dire mon avenir...
- mais très volontiers, que voulez-vous savoir ?
- ben, la même chose que tout le monde... si je vais faire une rencontre, si je vais gagner beaucoup d'argent, si je vais vivre longtemps, si
- la réponse est oui à toutes les questions. Vous allez faire une rencontre dans cinq heures et vingt-trois minutes, mais ne vous trompez pas, cette rencontre ne bouleversera pas votre vie, vous allez gagner beaucoup d'argent au regard d'autres qui n'en ont pas et vivre suffisamment longtemps pour en prendre conscience
- me voici bien avancé...
- justement, l'important dans la vie c'est d'avancer

- bon, je reprends, pouvez-vous m'en dire plus sur cette rencontre prévue dans « cinq heures et vingt-trois minutes »
- dix-neuf
- oui... d'accord ! mais encore...
- vous avez rendez-vous avec Emma Glotte
- Emma Glotte ?
- une voyante experte pour ce que vous avez...
- et j'ai quoi ?
- casse-pied et nyctophobe
- nyctophobe ?
- peur du noir
- et vous, vous n'avez peur de rien ?
- moi ? je n'ai peur de rien, mais Emma Glotte, elle, souffre d'autocheirothanatophobie et d'anuptaphobie
- ? ? ?
- vous comprendrez mieux en la voyant...
- bon, très bien, je vais aller voir la voyante... quelle est son adresse ?
- 1259 chemin de la Zone
- mais il n'y a rien chemin de la Zone, juste un énorme hangar !
- c'est là. Vous me devez soixante euros

3. No future

Le chemin de la Zone est composé de deux parties : à l'est des champs en jachère, à l'ouest un bâtiment très sombre que je croyais jusque-là abandonné. Je laissais mon véhicule – une 4L entièrement reconstruite par mes soins, équipée de panneaux solaires qui débordent du toit, du coffre et des fenêtres, cet engin est parfaitement autonome, ne fonctionne que par temps ensoleillé et roule (à fond) à six kilomètres/heure ; les cinq heures furent nécessaires... – sur ce qui fut autrefois un parking ou plutôt une plateforme pour camions géants. Une gigantesque porte obstruait l'accès au hangar, mais je remarquais une petite porte dans la porte. Fermée. Dans la petite porte il y avait une petite trappe comme celle que l'on aménage pour laisser librement circuler un chat, mais elle était bien trop petite pour que je puisse m'y glisser. Je l'ouvrais tout de même et hurlais

- MADAME EMMA GLOTTE !!! MADAME EMMA GLOTTE !!!

Au quatorzième hurlement, j'entendis une clé tourner dans la serrure...le temps de me relever, je poussais la porte et... personne !

- madame Emma Glotte... vous êtes où ?
- refermez la porte derrière vous !

Je m'exécutais. Il faisait sombre, trop sombre pour être honnête. Je sentais encore la peur m'envahir, puis, mes yeux s'habituant à cette semi-obscurité, j'aperçus tout au fond, loin, (deux minutes de marche) une petite table avec, assise en face moi, une jeune femme d'une trentaine d'années, brune, les cheveux très courts

- vous êtes Emma Glotte ?
- voulez-vous m'épouser ?
- heu...
- répondez franchement...
- ben non, je n'épouse personne, je suis contre le mariage, je suis athée, je suis un homme de mauvaise vie, j'ai un poisson rouge nommé Sâr, athée également, avec lequel je vis, j'ai peur du

avant même de terminer ma phrase, je pouvais observer les grosses larmes qui coulaient le long des joues d'Emma Glotte s'écrasant sur la table, plic ploc, plic ploc,

- je suis désolé, je ne voulais pas vous faire pleurer...
- c'est sans importance. C'est madame Œnone qui vous envoie. Vous avez peur du noir
- c'est cela, en effet

Après une longue inspiration venue de l'air du temps et une longue expiration sensible elle dit

- je vois que Reda Caire est passé en attraction au cinéma de la porte Saint-Cloud
- ???
- je vois le long du jardin de bois une échelle verte qui mène dans les entrepôts déchirant du noir éternel, je vois la jungle où se débattent les orangs-outangs qui se préparent à passer à l'attaque, je vois un cinéma bleu qui projette un vieux film muet, je vois les pansements des accidentés en route pour la crémation, je vois les Perses équipés d'armes et de chevaux bien soignés qui se réchauffent les mains sur le soleil du matin, je vois un paradis fiscal bombardé (mais peut-être me trompé-je), je vois que *j'ai une grande liberté pour faire augmenter ou diminuer à loisir l'énergie dans le temps et l'espace⁴*, je vois que les rencontres nourrissent les hommes et que leurs regards changent, je vois qu'il n'est nul besoin de débattre pour savoir si le match de boxe qui opposa De Lellis à Székelyhidí a été remporté par l'orage ou par la pluie, je vois que si vous ne me retenez pas *j'imposerai ici une vibration de grande amplitude, là une autre de plus faible amplitude, comme autant de notes de musique d'intensités et de fréquences variables dans une symphonie⁵*
- ???
- je vois l'hiver qui persiste, qui s'accroche, qui se méandre, qui se niche, qui développe des trésors d'imagination pour déjouer les plans machiavéliques du soleil, je vois un dinosaure qui tente de prendre son envol mais qui sera encore là à mon réveil⁶, je vois les cloches des églises tomber sur les parvis, je vois l'inutile et le maladroit, *mais enlever tout ce qui gêne et ne rien mettre à la place, ça donne le vertige⁶*, je vois la table de sept, je vois des nombres et des lumières dans une excavation convexe, je vois les mandarins assis autour d'une table pour décider de qui ils vont se venger et comment le faire souffrir plus, je vois le gris des âmes et les tâches au plafond, je vois ma mère et ta sœur en parfaite harmonie autour du feu de broussaille, je vois le Kilimandjaro qui rapetisse à vue d'œil mais peut-être ai-je confondu avec le Mont Saint-Michel, je vois la trapéziste du cirque Pinder se désosser pour le plus grand plaisir des spectateurs racornis dans leurs fauteuils rouges, je

⁴ Cédric Villani, *La pieuvre en son jardin*, Lad'AM Editions, 2011 http://www.ladam.eu/Files/s4sat1la_pieuvre_en_son_jardin.pdf

⁵ Ibid.

⁶ Gentiane Ancharena, *Contre Façon*, Lad'AM Editions, 2011

vois les filets du pêcheur s'émouvoir pour une tanche triste, je vois un oncle d'Amérique avec un cigare, un billet de banque, un béret Basque et les doigts tranchés par un nuage aiguisé, je vois un accordéoniste souffler dans son instrument étanche, je vois le Pic du Midi toujours à l'Ouest, je vois des gens qui marchent dans la rue ils semblent normaux ni tristes ni joyeux ils s'affairent de manière neutre, je vois

- excusez-moi ! je ne voudrai pas vous déranger, mais pour mon problème ?
- attendez un instant

d'un bond, elle se leva et à pas courts mais nombreux, elle disparut au fond du hangar, dans le noir. J'attendis. J'attendis un peu. J'attendis beaucoup. Au bout d'un moment, la peur du noir s'estompa devant mon impatience. Je me levai, la cherchai partout, l'appelai

- madame Emma Glotte, où êtes-vous ?

Les silences ostentatoires obstruent toute visibilité factuelle. Je cherchai dans tous les recoins, ensuite je me dirigeai vers une échelle qui semblait mener, non pas au grenier, mais vers un assemblage de poutrelles métalliques. Et là, à ma grande stupéfaction, je trouvai madame Glotte pendue ! Elle pendouillait au bout d'une écharpe noire accrochée à la charpente. Je me précipitai pour la décrocher... elle gisait maintenant sur le sol, inanimée...

- revenez à vous, madame Emma Glotte !

A peine un souffle... J'avais vu des secouristes faire le bouche-à-bouche pour réanimer des blessés. Je ne savais pas comment m'y prendre... Quand on fait le bouche-à-bouche à quelqu'un, on met la langue ? « Mais non ! imbécile ! » me dis-je à moi-même... La langue n'a rien à voir dans cette histoire, c'est du souffle qu'il faut ! J'ouvris la bouche de madame Glotte et lui enfonçai ma langue. Elle ouvrit un œil, se dégagea et dit

- voulez-vous m'épouser ?
- ah ! vous allez mieux à ce que je vois... mais qu'est-ce qui vous a pris ? vous me racontiez ce que vous voyiez, des choses auxquelles je n'ai strictement rien compris, et tout à coup, hop ! vous vous pendez !
- ce n'est rien, ça va passer, cela m'arrive de temps à autre... nous allons continuer notre entretien
- vous êtes sûre ? vous ne voulez pas que j'appelle les pompiers ?
- ils sont déjà venus quatre fois cette semaine, alors ils en ont un peu marre de moi
- je comprends, enfin je veux dire, les pompiers ne vous ont pas dirigée vers un spécialiste ?

- un spécialiste de quoi ?
- un spécialiste... du... pendage à répétition ?
- vers un psy, vous voulez dire... jamais de la vie ! je suis peut-être autocheirothanatophobe mais j'ai ma dignité !
- ah ! c'est donc cela qu'être autocheirothanatophobe...
- pas tout à fait, en fait, être autocheirothanatophobe c'est avoir peur du suicide, pas nécessairement de le faire...
- et c'est différent ?
- dans les faits, pas vraiment... nous allons redescendre...

Madame Emma Glotte retourna à sa table

- je vois la Divine Comédie interprétée par une troupe de théâtre composée de vétérans américains du Viêt-Nam, je vois la neige, je vois la neige, je vois l'homme invisible souffrir de ne pas être reconnu, je vois les tracteurs rouges s'emmêler les pinceaux à la sortie de l'autoroute du soleil, je vois la distance de la Terre à la Lune, je vois cet homme tout décoré avec des médailles des broches des rubans des palmes, je vois le canard boiter à l'enterrement de son cousin le flibustier des mers du Sud, je vois une certaine inquiétude à voir le temps passer surtout quand on est vieux, je vois une pintade et un rat se narrer leurs excursions diurnes et nocturnes, je vois des mites sur les mitres, je vois des carapaces sous les poils, je vois la neige, je vois la neige, je vois un homme sombre une masse à la main cogner sur une vieille cabine téléphonique, il l'a détruite complètement dans l'indifférence générale, je vois que les idoles d'hier ne sont plus celles d'aujourd'hui, je vois que si l'on prend un réverbère et qu'on le frotte sur un support de phosphore et de soufre il en sort de la lumière, je vois qu'à vouloir aller trop vite on ne va pas assez lentement, je vois les doigts d'une fée posés sur le rebord d'une fenêtre aux volets jaunes, je vois les dessous de la mer avec des algues au fond, je vois un élevage de volaille rebelle, je vois le tableau que Matisse m'a offert, je vois qu'à mal entendre on devient sourd, je vois que les radis de mon jardin sont étonnamment grands cette année, je vois que l'espoir s'amenuise, je vois une bonne fois pour toutes, je vois avec stupéfaction que l'élan est le plus grand des cervidés, je vois mieux depuis que j'ai arrêté la camomille, je vois des malfaiteurs montant des élans distancer les policiers sur leurs chevaux, je vois qu'il ne sera pas nécessaire de suivre une contrainte pour être inventif, je vois qu'il sera nécessaire de suivre une contrainte pour être inventif, je vois par hasard, je vois que les nécrophages

sont de retour, je vois qu'à trop demander il n'est pas rare qu'on obtienne, je vois que le caleçon amphibie des hommes-grenouilles donne du plaisir aux murènes qui s'y frottent, je vois que la lune broie du noir, je vois que les pantoufles en cachemire sont tout aussi inutiles que les sacs en croco, je me vois, je vois à l'endroit parfois, je vois (*à suivre*)^b

Il y eut un silence. Un grand silence. Une chauve-souris se glissa sous le noir pour éviter l'éblouissement

- ... bon... et pour moi, vous voyez quelque chose ?
- vous me devez soixante euros
- mais enfin ! vous ne m'avez rien dit sur moi...
- vous devez être sourd car sur vous, j'ai tout dit
- ben alors, au revoir... et ne faites plus de bêtises...
- vous ne voulez toujours pas m'épouser ?
- c'est cela l'anuptaphobie ?
- oui

4. Le futur en abyme

- faites entrer l'accusé : monsieur Angel Michaud, né en 1934

Je ne sais absolument pas ce que je fais là. Je me souviens m'être couché tôt hier soir et là, comme par enchantement, je me retrouve dans un tribunal, en tant qu'accusé... D'autant, qu'en y regardant bien, il est très curieux ce tribunal, il ressemble à un grand hangar, le juge est juché sur un très haut perchoir, il jauge... C'est à peine si je l'aperçois, je me rends compte qu'il me parle, mais il est bien trop éloigné, bien trop haut pour que je puisse saisir le moindre de ses mots. Deux policiers habillés comme dans l'ancien temps, avec des képis, m'apportent une échelle.

- vous pouvez monter en toute sécurité, nous tenons solidement cette échelle

fit l'un avec un sourire aimable

- et comme ça au moins, vous ne pourrez pas vous échapper

fit l'autre avec le sourire carnassier du prédateur têtue. Je grimpai un à un les barreaux. A propos de barreau, je me rendais compte que je n'avais pas d'avocat. Un tribunal... sans avocat... c'est étrange... arrivé au cent septième barreau, le juge cria

- restez où vous êtes monsieur Michaud ! vous êtes accusé d'harcèlement et de captation de l'air du temps !
- « harcèlement et captation de l'air du temps », mais ça n'existe pas... et puis... où suis-je ? qu'est-ce que je fais ici ? je dormais tranquillement quand...
- taisez-vous ! vous parlerez quand je vous y autoriserai, c'est-à-dire probablement jamais ! sachez monsieur Michaud qu'on ne harcèle pas le temps de la sorte ! vous voulez toujours tout savoir ! vous glissez votre sale nez dans les boules de cristal ! vous interrogez de soi-disant voyants non pas pour connaître votre avenir mais pour vérifier si l'avenir existe ! de plus, vous récupérez l'air du temps pour un usage très personnel ! vous aggravez votre cas !
- mais je...
- taisez-vous ! sachez monsieur Michaud qu'au bout de vos doigts se trouvent des terminaisons qui transmettent en flux continu des informations à votre cerveau... en fait,

ces terminaisons nerveuses recouvrent l'intégralité de votre corps, sous des formes diverses, au service de vos sens, l'ensemble de ces informations, coordonnées par votre cerveau sous forme de données, forme ce que vous appelez « votre présent » ! c'est répugnant ! et afin d'éviter que vous ne m'interrompiez encore une fois, sachez monsieur Michaud, que vous et moi, nous sommes installés dans votre rêve ! eh oui monsieur Michaud ! nous sommes dans votre rêve ! vous êtes bien avancé maintenant, car le rêve, à votre avis, est de quel temps ?

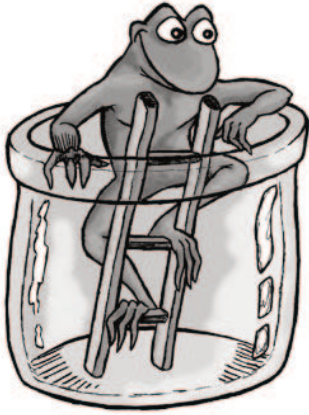
- ???
- je vous interroge monsieur Michaud ! répondez !
- ça, que je sois en train de rêver, je n'en doute pas... quant à savoir si ce rêve est au présent au futur ou au passé, je n'en ai pas la moindre idée...
- je ne suis pas surpris ! c'est bien vous ça ! vous fabriquez des rêves dans lesquels vous figurez, mais dans lesquels vous êtes incapable de répondre aux questions que vous vous posez ! ce n'est pas très malin monsieur Michaud... vous êtes un imbécile doublé d'un crétin !
- pas mieux...
- taisez-vous ! sinon je vous incarcère dans ce rêve ad vitam aeternam ! c'est très pratique, voyez-vous monsieur Michaud, les rêves... comme prison... pas besoin de barreaux aux fenêtres ni de verrous aux portes... figurez-vous que dans les rêves le temps ne passe pas, il n'y a donc ni présent ni passé ni futur... d'ailleurs... pour quoi faire ? le passé, c'est du présent consommé, le futur, c'est du présent consommable et le présent... c'est du présent... et, si je puis me permettre cet audacieux jeu de mots, je dirais que le présent n'est pas un cadeau... ha ! ha ! ha !

Le juge a l'air hilare

- monsieur le juge, j'ai des circonstances atténuantes...
- ah oui ? lesquelles ?
- j'ai eu une enfance malheureuse...
- une enfance malheureuse ? et alors ? moi aussi j'ai eu une enfance malheureuse, tout le monde a eu une enfance malheureuse... on ne va pas en faire tout un plat... l'enfance est malheureuse... vous croyez que c'est drôle de grandir ? vous imaginez tous les problèmes à résoudre pour un enfant ? n'avez-vous jamais été enfant ?
- oui, c'est vrai, vous avez raison, monsieur le juge, « enfant », c'est pas drôle comme état...

- n'essayez pas de m'amadouer en vous rangeant systématiquement de mon avis ! ça ne marche pas ! d'ailleurs je sais très bien que vous ne vous souvenez pas de votre enfance...
- ...
- vous ne répondez pas ?
- si je répons, monsieur le juge, je vais encore être de votre avis... alors...
- alors...
- qu'est-ce qu'on fait ?
- j'attends que vous finissiez votre rêve pour rentrer chez moi...
- je ne suis pas condamné alors ?
- vous plaisantez j'espère ! vous êtes condamné !
- à quoi ?
- à rester sur cette échelle jusqu'à la fin de vos jours...
- mais pourquoi ?
- pour faire la grenouille
- faire la grenouille ?
- oui, à partir de tout de suite vous êtes transformé en grenouille et resterez pour l'éternité sur votre échelle...
- mais pourquoi ?
- parce qu'à défaut de connaître le temps qui passe, vous nous indiquerez désormais le temps qu'il fait !
- très drôle...
- je ne vous demande pas de trouver cela drôle, monsieur Michaud, mais de prendre bonne note de tous les problèmes que vous posez ! vous rendez-vous compte ? fricoter avec des voyantes extra-lucides ! sous prétexte de chercher à comprendre ! mais il n'y a rien à comprendre ! vous devriez vous méfier du déterminisme et du finalisme ! vous pensez peut-être que ce rêve était « écrit » ?! quelle erreur ! vous composez votre passé vous-même, même dans vos rêves ! surtout dans vos rêves ! rien ne peut arrêter le rêve que vous produisez avec vos images passées... la mort, peut-être... ou l'éveil... la mort, l'éveil, la mort, l'éveil, la mort, l'éveil, la mort, l'éveil, la mort, l'éveil, la mort, l'éveil...
- monsieur le juge ! ça va ?
- vous êtes un drôle d'oiseau, Angel Michaud
- vous en êtes un autre, monsieur le juge...

Portrait d'Angel Michaud



Portrait du juge



Connaissez-vous la Cornouailles ? Non ? Dommage... c'est très beau. Lorsqu'on se promène sur les sentiers qui longent la rivière Tamar, on y croise Virginia Woolf.

Le jour se lève sur la pluie et procure à chaque élément du vivant un rayonnement intérieur satisfaisant. Peu me chaut qu'il pleuve ou qu'il vente, les anticyclones vont et viennent à leur guise, d'ailleurs il n'est pas exclu que je passe mon prochain rêve dans les Açores, comme cela je serai au plus près des évènements.

Mais les rêves ne sont pas des vacances.

Ce temps-là ne passe pas, il fait...

Avec ou sans précipitation

5. Le passé du futur

- Mes chers amis !

Ce qui est bien dans les colloques, les congrès ou les conférences, c'est de regarder les autres spectateurs. En principe, la plupart des gens viennent apprendre quelque chose auprès de spécialistes ou d'experts en choses diverses et variées. Toutefois, en y regardant de plus près et après un long entraînement – qui consiste à user ses guêtres d'un endroit à un autre mêlé aux autres congressistes sur les thèmes les plus divers qui soient : Histoire de la littérature normande, Influence de la grammaire générative sur les quartiers nord de Marseille, Naissance de l'écriture en Mésopotamie du sud par des peuplades sumériennes, Les graffitis du mont Nébo, Congrès des démocrates namibiens, Sciences, vérité et démocratie, La médecine, l'hôpital et la naissance d'un marché des soins en France au XIXe siècle – on constate qu'il existe plusieurs catégories de participants. Les « scolaires sages », ils sont assis un peu recroquevillés sur leurs cahiers d'écoles et noircissent des pages et des pages, les « dubitatifs », ils ont les bras croisés, ou plutôt un bras croisé, l'autre est vertical emmanché d'une main qui soutient la tête, un doigt (le majeur) posé sur la pommette et les autres masquent la bouche et la moue qui en émerge, ils sont assis en travers de leur siège, une cuisse par-dessus l'autre et attendent d'en découdre au jeu des questions/réponses, ils savent déjà qu'ils ne sont pas d'accord et tiennent à le faire savoir, les « groupies précoces », arrivées une heure en avance elles bavardent et lorgnent vers la scène pour apercevoir le conférencier du jour et, dans les bons jours, s'approcher et se présenter timidement un peu rougissantes en serrant contre leur poitrine leur serviette, les « étudiants punis », ils sont là contraints et forcés, viennent avec leur ordinateur portable, feront semblant de prendre des notes mais joueront au dernier jeu vidéo à la mode, les « notables retardataires », encostumés et encravatés, ils arrivent quand tout le monde est installé, ils ont une place réservée à leur nom au premier rang, avant de s'asseoir ils toisent l'assistance pour se faire remarquer, les « groupes d'habitues », ils arrivent ensemble et repartiront ensemble, les « excentriques », bien plus rares mais plus drôles, ils s'invitent en short hawaïen et en bob Ricard, ils n'ont ni sac ni cartable, pas même une poche pour un téléphone portable, les « incroyables », c'est leur première fois, ils ne savent pas où s'asseoir et cherchent une ouvreuse, les « toiletteurs », ils repèrent les toilettes dès leur arrivée et s'installent à proximité, ils posent leur sac sur un fauteuil et leur veste par-dessus et se précipitent vers les commodités pour repérage et premier pipi, les « respectables », âgés et anguleux, ils se sont discrètement assis en compagnie de leur épouse ou de leur mari et pendant une bonne vingtaine de minutes une dizaine de personnes viendront les saluer humblement et

cordialement, les « faux intervenants », ils se dirigent tout droit vers le bas de la scène ou de l'estrade, à proximité des « notables » et des vrais intervenants, ils se retournent saluent au loin des personnes imaginaires, furètent, s'immiscent, se font remarquer et vont finalement s'asseoir seul dans un coin, mais pas trop loin des « notables ». Les catégories des intervenants sont toutes aussi vastes. Les « très à l'aise », ils commencent toujours par une petite plaisanterie car ils savent mettre les rieurs dans leur poche, les « retardataires », escaladent les quatre marches d'une foulée, sont essouffés, la mèche rebelle et expliquent que leur avion de New-York avait un peu de retard et que la correspondance à CDG était partie sans même les attendre, les « coincés », ils parlent en imaginant qu'ils vont être interrompus d'un instant à un autre, sont crispés et crispant, les « tête en l'air », ils ont oublié une partie de leurs documents et s'en excusent, les « techniciens », arrivés avec leur portable Mac tout neuf, leur micro sans fil perso ultra léger et leur télécommande en cadmium bio-réactif, rien ne marche et ils sont ainsi les rois du Larsen, les « émotionnels » qui disent « mesdames, messieurs, chers amis, cher collègues... » et laissent passer trois minutes pour jauger de l'effet sur la salle, les « débutants timides » qui commencent par s'excuser de ce qu'ils ont à dire. Le professeur Georges Fawcett n'appartient à aucune de ces catégories. Il est juste un peu fou

- mes cher amis, je n'irai pas par quatre chemins, ni par cinq d'ailleurs, je serai, avec vous, franc et direct : le passé est immoral ! par conséquent je puis dire également que le futur est amoral (par définition) et le présent indéfini voire instable. Lorsque je prétends que le passé est immoral je veux dire par là-même que le passé n'existe que convoqué, c'est-à-dire broyé par la machine du présent. J'alimente mon propos par deux catégories socioprofessionnelles qui s'occupent – sans ménagement – du passé : les politiques et les historiens. Les premiers s'approprient individuellement le passé dont ils ont besoin en négligeant parfois les aspects les plus factuels de ce temps et les seconds... ne sont pas d'accord entre eux... Ils ne sont pas d'accord soit parce qu'ils n'étudient pas les mêmes traces, soit parce qu'ils ne les interprètent pas de la même manière. J'ai dit « interprètent » ? C'est étrange ne trouvez-vous pas ? Les historiens seraient donc comme ces musiciens qui déchiffrent une partition pour la restituer avec une fidélité approximative... non, je ne pense pas que l'on puisse dire cela... j'ai trop de respect pour mes collègues historiens que je salue ici... mais... quand on parle de musiciens... on évoque le chef d'orchestre, non ? qui serait le chef d'orchestre dans cette hasardeuse histoire ? et bien... je crains, malheureusement, qu'en l'occurrence le chef d'orchestre soit le politique !

Il y a des jours avec et des jours sans. Le tollé soulevé par le professeur Georges Fawcett fut tel que dans la rue les passants se sont demandés si derrière ces murs austères ne se fomentait pas une révolution. Comme toujours, le professeur s'en sortit bien... en évoquant le futur...

- le futur laisse-t-il des traces ? oui, dans le futur du futur. Peut-on parler du futur ? oui. Qui s'interroge sur le futur ? tout le monde. Pourquoi ? parce que notre avenir est inscrit dans le futur. Pour évoquer cela, il ne sera pas utile de convoquer les philosophes – sinon il faudrait les citer tous à commencer par Kant, Aristote, Jankélévitch, Epicure, Augustin, Bergson, Russell –, ni les physiciens... ce ne sera pas utile parce que chacun d'entre nous est une horloge vivante qui mesure le temps pour les autres. Nous sommes la mesure de l'autre, sa pendule et, dans le meilleur des cas, son pendule, c'est-à-dire son horloge et sa boussole. Cette horloge nous broie l'estomac si l'on songe que l'au-delà n'existe pas et que notre dernière tanière sera le néant

le silence.

Le silence est décidément très intéressant car il fige le temps. Je me dois de préciser que pendant ce long silence je ne me suis pas ennuyé une seconde

- le temps n'est qu'une conséquence de la reproduction sexuée, c'est-à-dire de la mort. Ma mort... et la vôtre... Inutile donc de faire le philosophe ou le physicien pour mettre en branle ce qui nous sert de cerveau pour comprendre que nous avons peur de la mort, donc du temps qui passe, que nous sommes prêts à tout pour éviter cette impasse, même à croire ! A croire à ceci ou cela, particulièrement si ce « ceci » et « cela » me donnent les réponses qu'à ce jour la science ne peut me procurer.

Bon. Je n'ai pas pris de notes mais j'ai mesuré à mon profit le volume du silence. Son périmètre aussi

6. L'avenir du futur

C'est un endroit discret. C'est un endroit secret.

Le bureau est minuscule, perdu en plein centre de gigantesques bâtiments dans lesquels pullule une faune d'humains aux fronts barrés par la ride de la profonde réflexion. Pourtant, au fond, j'en vois quelques-uns rigoler en se tapant le ventre. Ceux-là ont un âge certain et plus rien à prouver.

- Mon cher Etienne¹ merci de me recevoir
- c'est le moins que je puisse faire pour toi, mon cher Angel
- comme tu le sais, je rédige en ce moment un vague texte sur le futur, sur l'avenir, sur l'existence du temps qui passe, sa prégnance, son immanence...
- un vague texte, Angel ?
- oui, je l'écris mollement
- que puis-je faire pour toi ?
- répondre à quelques questions, Etienne
- vas-y, je t'écoute
- dis-moi ton sentiment et tes connaissances concernant l'avenir
- *l'avenir n'existe pas encore, donc il n'existe pas, concluait [...] Aristote, ce qui semble ici imparable. Mais nous en parlons comme s'il allait advenir avec certitude, comme s'il nous était d'une certaine façon présent, comme si nous étions sûrs que plus tard il y aurait encore du présent, réservant nos incertitudes et nos interrogations non au fait que l'avenir sera, mais à la question de savoir de quoi il sera fait et ce qui s'y passera. De là l'ambiguïté de l'avenir : rien ne nous interdit de le voir accomplir tous les projets, jusqu'aux plus insensés, il n'offre aucune résistance apparente à notre volonté, à nos désirs, à ceci près que nulle trame du futur n'est a priori certaine et que chacun de nous peut mourir dans la seconde qui suit, sans que rien ne le laisse présager. Le statut de l'avenir est donc des plus ambivalents : certain dans son existence, incertain dans sa forme*
- jusque-là je suis tout à fait d'accord avec toi, c'est une position philosophique, mais peut-on parler de la consistance, de la physique ou plutôt de la matière de l'avenir ? en dehors de la célèbre « flèche » du temps, peut-on le situer par rapport au présent ?
- *il semble entendu que l'avenir n'a d'existence que pour l'esprit, non en soi : c'est parce qu'on l'attend qu'il existe, non parce qu'il serait lié au présent ou au passé par des liens de nécessité, par la concaténation d'une antériorité qui le déterminerait*
- « concaténation » ?

- enchaînement logique des idées, des causes et des effets...
- ah
- *mais déclarer que l'avenir existe seulement dans la conscience, et non dans le monde, c'est lui accorder une ontologie très spéciale : l'avenir ne serait en somme que « le corrélat imaginaire d'une conscience en attente » comme le dit si bien André Comte-Sponville ⁷*
- d'accord, d'accord, mais sans vouloir te contredire, je pense différemment. J'ai l'intuition que le passé, le présent et le futur « sont », que le temps ne passe pas mais que c'est nous qui passons, notre existence est liée à un système mécanique de déplacement de curseur : plus ou moins loin, plus ou moins vite...
- *il est arrivé – et il arrive encore – que certains physiciens, inspirés par la relativité einsteinienne, voient les choses autrement. Selon eux, le passé, le présent et l'avenir ont toujours été « déjà là », reliés indistinctement en une espèce de réalité intemporelle, de sorte que l'Univers n'a pas d'histoire proprement dite. Mais nous, les « observateurs », nous lui en attribuons une du fait que nous déroulons nous-mêmes le fil du temps. Ce point de vue était notamment celui défendu par Hermann Weyl, ami très proche d'Einstein : « Le monde objectif tout simplement est ; il n'advient pas. C'est seulement au regard de ma conscience, avançant en rampant le long de la ligne d'univers de mon corps, qu'une section de ce monde vient à la vie dans l'espace comme une image fugace, qui change continuellement dans le temps. » Peut-être sommes-nous en effet les producteurs d'une histoire que l'Univers n'aurait pas sans nous : le monde ne passerait pas, mais nous le ferions passer en y passant. Tout aurait donc toujours été là, le passé, le présent et le futur, mais du fait de notre propre parcours nous ne découvririons cette réalité temporelle déployée que pas à pas, seconde après seconde. Le « petit moteur » du temps, ce serait donc nous !*
- même si je trouve cette hypothèse séduisante, je la trouve incomplète. Peut-on parler du temps sans anthropocentrisme ? je pense que non, notre espèce a cette faculté cognitive très développée, la mémoire, qui pourrait être considérée comme un outil déterminant de la notion du temps...
- *aujourd'hui, le physicien Thibault Damour, spécialiste de la relativité générale, développe des idées qui vont dans le même sens mais à sa manière. Selon lui, le fait que le temps passe n'est qu'une illusion que nous devons au caractère irréversible de notre mise en mémoire : « De même que la notion de température n'a aucun sens si l'on considère un système constitué d'un petit nombre de particules, de même il est probable que la notion d'écoulement du temps n'a de sens que pour certains systèmes complexes, qui évoluent hors de l'équilibre, et qui gèrent d'une*

⁷ André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001, p. 77.

certaine façon les informations accumulées dans leur mémoire⁸. » Le temps ne serait donc qu'une apparence d'ordre psychologique, liée à la structuration très complexe de notre cerveau : dans le domaine d'espace-temps que nous observons, nous avons l'impression que le temps s'écoule « du bas vers le haut » de l'espace-temps, alors qu'en réalité ce dernier constitue un bloc rigide, dépourvu de toute dynamique interne

il existe dans le monde des choses compliquées, par exemple qu'est-ce que l'intelligence ? ou bien qu'est-ce qu'une personne intelligente ?

moi je sais ce qu'est une personne intelligente, c'est une personne au contact de laquelle on se sent grandir, ou quelque chose comme ça

- ai-je bien répondu à tes questions Angel ?
- tout à fait et je t'en remercie Etienne
- nous organisons avec quelques amis une partie de pêche, serais-tu des nôtres ?
- oh, tu sais, je ne sors pas beaucoup, je n'ai pas le temps... tu pêches toi ?
- oui, cela m'arrive... pas toi ?
- par excès, seulement par excès. A moins que ce ne soit par défaut

AM 20 juin 2011

⁸ Thibault Damour, Jean-Claude Carrière, *Entretiens sur la multitude du monde*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 52.

REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

^a page 6 in **Raymond Roussel**, *La doublure*, 1897.

^b page 8 allusion au livre que **Julio Cortázar** a écrit avec sa femme, **Carol Dunlop**, *Les Autonautes de la Cosmoroute, ou, Un voyage intemporel Paris-Marseille*, Gallimard, 1983.

^c page 8 le jeu dit « des chaises musicales » a été inventé au tout début de la cinquième république (4 octobre 1958) par l'oligarchie politique. Depuis, ce jeu remporte un vif succès lors des septennats et des quinquennats successifs et cela quelle que soit la coloration politique des différents gouvernements qui se sont succédé en quarante-trois ans. Certains observateurs prétendent que ce jeu symbolise la face sombre de la démocratie ou le peuple décérébré par les jeux du cirque et l'alcool abandonne progressivement son pouvoir en faveur d'un petit groupe autoproclamé « élite » qui... joue au jeu des chaises musicales. Mais c'est là une vision un peu pessimiste du monde.

^d page 11 nous nous sommes beaucoup interrogés sur l'étrangeté de ce nom. Maybe signifie « peut-être » en anglais. Nous avons interrogé le professeur **Georges Fawcett** qui en a parlé à **Paul Pignon** qui en a parlé à **Mozart** qui en a parlé à **Jean-François Champollion** qui, après un temps, a dit « eureka » d'un air affligé, « T.I.N.T. est l'acronyme de This is not true ». Il a rajouté « on ne peut décidément se fier à personne ».

^e page 11 nous proposons au lecteur de mener sa propre enquête sur ce curieux personnage. Concernant S du C, voici ce que nous avons trouvé sur Internet : www.françaisfacile.com, exercices d'homophonie : se, ce, ou c', exercice n°34888. Cela semble sans rapport avec le propos du texte. Il n'existe pas en France de ville, village ou lieu-dit se nommant S du C. Hors de France non plus d'ailleurs.

^f page 12 Dans la mythologie grecque, **Cenone** est fille du dieu fleuve Cébren. Elle sera la première épouse de Pâris à qui elle prédit qu'il sera blessé au combat et qu'elle seule pourra le soigner. Mais cet imbécile de Pâris lui préférera Hélène.

^g page 18 Allusion à *El Dinosaurio* (Le Dinosaur) titre d'un des plus courts récits jamais écrits en langue espagnole : *Cuando despierto, el dinosaurio estaba allí* (Quand il se réveilla, le dinosaure était toujours là) de l'écrivain guatémaltèque Augusto Monterroso (1921 – 2003).

^h page 21 AM s'est inspiré, pour ses « je vois », de « je me souviens » de **Georges Perec**, *1 Je me souviens que Reda Caire est passé en attraction au cinéma de la porte de Saint-Cloud*. et 480 *Je me souviens (à suivre...)* Cf. Georges Perec, *Je me souviens*, Hachette 1978

ⁱ page 29 Le texte en italique est entièrement subtilisé au chapitre XIV *L'avenir existe-t-il déjà dans le futur* d'**Etienne Klein** dans son ouvrage *Les tactiques de Chronos*, Flammarion, 2004. Etienne Klein est professeur à l'Ecole centrale, docteur en philosophie des sciences, il a créé et dirige le Laboratoire de recherches sur les sciences et la matière du CEA. Il est l'auteur de nombreux ouvrages qu'il est absolument nécessaire de se procurer et surtout de lire.